

Le travail et ses valeurs, F. Vatin. Albin Michel, Paris (2008). 336 pp.

Compte rendu

In: Sociologie du Travail, 2010-07, p. 421-423

Jérôme Pélisse

Dans une période de « réhabilitation » politique, depuis quelques années, de la « valeur travail », le petit livre de François Vatin – comme il le qualifie lui-même – tombe à pic. Il permet de prendre de la hauteur et du recul, en particulier historique, sur la manière dont le travail est vu comme une valeur. Ce dernier terme, polysémique, est au cœur de l'ouvrage : mais si le pluriel est de rigueur dans le titre, ce n'est pas seulement en raison de la multiplicité des significations qui entoure cette notion de valeur. C'est aussi parce que le travail – et le singulier ici est signifiant – possède plusieurs valeurs, selon la manière dont on le conçoit, dont on le mesure, dont il fonde nos représentations et l'organisation sociale et économique des activités.

F. Vatin propose une réflexion stimulante qui s'appuie sur une thèse posée dès le départ : le travail est d'abord, et toujours, en interaction avec la nature, c'est « un geste technique par lequel l'homme, depuis ses origines, se confronte à son environnement, essaye de le détourner à son profit, se transforme en le transformant » énonce F. Vatin, en citant Karl Marx. L'objet de l'ouvrage est donc de réhabiliter la valeur technique et productive du travail, et « le lien de symétrie » – aujourd'hui considéré comme rompu, selon l'auteur – qui le lie à la nature, « alors même que la capacité technique de transformation de notre environnement matériel n'a cessé de croître » (p. 11). Car la dévalorisation du travail ou le sentiment de perte qui l'accompagne, et qui fragiliserait les fondements même de notre civilisation, ne peut se comprendre, selon l'auteur, « si l'on ne saisit pas à quel point notre représentation ordinaire du travail est encore empreinte de schémas énergétistes archaïques ». Mais, ajoute-t-il, « le risque est grand de “jeter le bébé avec l'eau du bain”, c'est-à-dire, pour se débarrasser des schémas énergétistes, de concevoir le travail comme un pur artefact social, sans lien avec la nature » (p. 15). C'est pourquoi l'auteur, tout en rappelant les origines et les apories de ces représentations archaïques, appelle à « une nouvelle conceptualisation du travail qui soit capable de penser les modalités par lesquelles nous continuons plus que jamais, pour le meilleur et pour le pire, à interagir avec la nature ».

On ne trouvera donc aucune réflexion sur le soi-disant manque d'appétence qu'auraient les Français pour le travail, sur la société des loisirs ou au contraire la souffrance qui marquerait les activités de travail aujourd'hui¹ ou sur le recul ou l'importance renouvelée de la « valeur travail » que renseigneraient, à défaut des incantations politiques de droite ou de gauche, des enquêtes

¹ En s'incarnant dans le corps, la souffrance au travail et plus largement les questions de santé au travail pourraient pourtant être une voie pour « saisir le travail dans sa naturalité », pour reprendre une expression de l'auteur.

sociologiques. Pour mener cette réhabilitation du travail comme geste technique, F. Vatin propose en effet un détour érudit par l'histoire des idées qui naissent et prospèrent au XIX^e siècle. Car l'enjeu est bien là : revenir sur le concept de travail, les représentations qui le performant, les études qui contribuent à en fixer les significations, les mesures qui en font un objet de politiques et d'organisation. C'est pourquoi c'est un parcours richement documenté que propose F. Vatin parmi de nombreux auteurs – sociologues et penseurs sociaux bien sûr, mais aussi économistes, physiciens, physiologistes, médecins, psychologues ou biologistes. Et c'est bien là un apport essentiel de l'ouvrage que de sortir des clivages disciplinaires et de rappeler comment « sans cesse, la notion de travail passe, comme un relais conceptuel, d'une question à une autre, d'une discipline à une autre, de l'homme à la nature et retour » (p. 13).

En partant de Adam Smith, David Ricardo et Karl Marx, F. Vatin rappelle tout d'abord comment l'économie politique s'est fondée sur une théorie de la valeur travail qui s'est montrée pleine d'apories (chapitre 1). Ce « règne » initial et problématique du travail dans la fondation de l'économie a toutefois aussi engendré l'analyse toujours féconde de K. Marx en termes de force de travail, obligeant, pour analyser ce « marché de dupes » qu'est le salariat, « à rentrer dans le laboratoire secret de la production ». Ce sera l'objet de la sociologie du travail, qui s'est certes construite sur la critique de l'économie politique du XIX^e siècle mais, avance également F. Vatin, sur le projet d'une science psycho-physiologique du travail née à la même époque.

En suivant à la loupe (chapitre 2 et 3), via l'exposé des thèses de multiples penseurs, expérimentateurs et scientifiques, les échanges croisés entre physique, biologie et cette science du travail qui se voulait positive, l'auteur montre comment la mécanique et la thermodynamique d'une part, la biologie de l'autre, ont contribué à construire, transformer, enrichir la notion si complexe de travail. Cherchant à comprendre l'appauvrissement actuel de nos représentations du travail, il rappelle ensuite (chapitre 4) comment la psychophysiologie du travail – qui met au centre de ses interrogations la question de la fatigue – et la systématisation d'une science de l'organisation du travail – sous le nom de taylorisme, qui reste prisonnière d'une conception additive du travail et d'une mise en équivalence entre travail mécanique et travail humain – ont fixé une vision énergétiste du travail qui a contribué, en réaction, au développement de la sociologie du travail que fonde Georges Friedman en France après la Seconde Guerre mondiale.

Celle-ci remplace néanmoins la question de départ – qu'est-ce que le travail ? – par une autre – qu'est-ce qu'un travailleur ? – en mettant au centre de son analyse la figure de l'exploitation. Cette sociologie, restée « politique et héritière des débats du XIX^e siècle » selon F. Vatin, aboutit dans le contexte d'embourgeoisement de la classe ouvrière, à partir des années 1960, puis de chômage de masse et de phénomènes d'exclusion, dans les années 1980 et 1990, aux débats sur la fin du travail, où se conjuguent perte d'emploi, perte de la figure du travailleur, et perte de la « valeur travail » sur laquelle s'est fondée la société moderne (p. 154–155). C'est là une erreur de taille pour l'auteur, qui rappelle l'importance de la question de l'automation. En rectifiant la manière dont de nombreux sociologues ont pu en déduire une dissociation entre travail et production, grâce à l'étude de la « fluidité industrielle » qui s'apparente moins à une production sans hommes, qu'à une activité de « berger des machines » – F. Vatin reprend ici une belle expression de Lewis Mumford – l'auteur entend reconsidérer les fondements de la sociologie du travail. Le travail industriel moderne serait ainsi d'abord caractérisé par des activités de surveillance, le temps de travail contemporain par l'astreinte, tandis que monterait en puissance un secteur tertiaire où dominerait le service et au sein duquel le travail semblerait « se dissoudre dans la relation sociale » (p. 178). Comment penser alors la signification du travail, face à cette automatisation, tertiarisation, abstraction croissante du travail qui en traduit une évanescence qui n'est certes pas généralisée, reconnaît F. Vatin – il y a encore des ouvriers, des chaînes de montage, une culture

ouvrière – mais qui est clairement la tendance dominante selon lui ? En revenant au fait que, « pour le dire brutalement, si on paye des gens, c’est pour qu’ils “produisent” ». Autrement dit, en « rematérialisant le travail », en rappelant qu’il est un moyen et non une fin, « qu’il n’est pas d’abord une “valeur” mais un acte productif qui se joue dans le rapport plus ou moins complexe et médiatisé de l’homme à la nature ». Car, « c’est parce qu’il est productif (et non une seule relation sociale) – affirme avec force l’auteur pour conclure – que le travail est une valeur sociale ».

Il est toutefois paradoxal que cet ouvrage, qui positionne clairement les enjeux et les thèses de nombreux auteurs permettant de comprendre comment s’est construit cette notion de travail, énonce des jugements bien rapides sur certains enjeux contemporains, et notamment ceux qui ont contribué à ces débats sur la valeur travail, comme les 35 heures ou, à l’inverse, la défiscalisation des heures supplémentaires décidée en 2007. Mais plus fondamentalement, n’est-ce pas le singulier du travail qui est ici en cause ? Ou, pour reprendre la formule de l’auteur selon laquelle « si on paye les gens, c’est pour qu’ils “produisent” », le singulier implicite associé à l’évaluation de ce qu’est « produire » ? L’usage des guillemets, que l’on peut prendre comme une prudence appelant à creuser cette notion de « production » – par exemple en allant voir du côté des manières dont on l’évalue et pour reprendre un débat entré en force dans l’activité des chercheurs eux-mêmes depuis quelque temps – ne signale-t-il pas ici l’un des enjeux essentiels qui se tient derrière la volonté politique, et pas seulement scientifique de F. Vatin, par ailleurs louable et fort bien argumentée, de retisser le lien entre travail, salariat et production, ou plutôt entre activité humaine et maîtrise de la nature ? Au-delà de la richesse des travaux rapportés, ce n’est sans doute pas la dernière qualité de ce « petit livre » que d’ouvrir de telles pistes et de recadrer un débat essentiel autour de ce qu’est le travail et le travailleur.

Jérôme Pélisse
Laboratoire PRINTEMPS, université Versailles-Saint-Quentin,
bureau 315, 47, boulevard Vauban, 78047 Guyancourt cedex, France
Adresse e-mail : jerome.pelisse@uvsq.fr